

lukrate

La boîte aux criquets

chronique d'une famille moderne

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1081-5

© Florian Bonfillon

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Préambule

Que ce roman soit un *Théorème* au pays du lait et du miel*. Qu'il ne soit ni doux ni excitant, et ne comble pas ses attentes, lui qui attend *Godot* sur un tarmac vide du *désert des Tartares*. J'espère offrir au monde un *Bad taste* vu par *Zola*. *Les oiseaux* sont mazoutés, les journalistes dirigés, ce n'est plus d'un *éloge* aux arlequins dont il a besoin mais bien *de la fuite*. Il n'y a pas de fumée sans feu ! Désormais les bonzes s'immolent sur snapchat. *Le fantôme de la liberté* hante nos villes muséifiées. L'homme se mue en pièce usinée. Son mutisme délicat porté aux nues, les mots qu'il clame, encore, tue. C'est ici au *degré zéro de l'écriture* que je vous convie, pour observer *la lune dans le caniveau* d'une ville sans carte, et non *le charme discret de la bourgeoisie* que nous trouverons toujours en quatrième de couverture, nous narrant de nouvelles *infortunes de la vertu*. Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

**Nom donné à la France par la mafia géorgienne.*

Michel Boniface quitta précipitamment la tour de la société générale où il travaillait depuis vingt ans. Cette hâte n'avait rien d'exceptionnel chez lui. Michel agissait de la sorte en toute chose, il vivait en accéléré, de peur sans doute de manquer un bout de sa propre existence.

Il était dix-sept heures vingt-huit, Michel était presque en retard ; d'habitude, il mettait un point d'honneur à être déjà dans son véhicule cinq minutes plus tôt.

Une quinzaine d'années auparavant, il avait calculé que s'il quittait le turbin cinq minutes avant sa fin présumée, et ce tous les jours de sa vie, c'était en quelque sorte comme prendre un RTT à l'œil de plus de mille heures, ce qui équivalait à environ quatre-vingt-dix jours de vacances en plus. Parfois, Michel se demandait s'il ne serait pas plus salubre pour lui de travailler un peu plus que de rentrer si vite retrouver sa distante compagne. Michel tenait ces petites manies de sa mère que tout le voisinage surnommait *double râteau*. Elle disait souvent que « Si on pouvait tamiser la fumée, on consommerait moins de bois dans l'hiver... ».

Il était comme ça et c'était très bien ainsi. Avec Julie, sa femme, ils avaient fini par gagner assez d'argent pour se payer un *home sweet home* à la hauteur de leurs rêves. C'était un pavillon couleur vieux rose, posé sur un lopin de terre juste assez grand pour ne pas y écraser Rita en allant chercher le courrier. Rita, c'était un vieux basset comme on en voit dans les calendriers de poste. L'animal fatigué donnait un charme désuet à la discrète bicoque. Il se tenait au même endroit, qu'il vente ou qu'il neige, encombrant la porte du purgatoire de son maître.

Le bruit de la voie ferrée adjacente, était arrivé à chasser jusqu'aux cafards du fond de l'impasse. À quelques pas, Michel gara sa voiture sur le parking du supermarché pour rejoindre ensuite l'abribus le plus proche en clopinant. Oui, Michel avait su cacher quelque chose à sa moitié : à la mort de sa mère, avec l'héritage il avait acheté une belle voiture. La berline ne se fatiguait pas trop, mais elle lui procurait cet avantage : avant de rentrer au bercail, il se sentait quelqu'un d'autre. A chaque fois il était bien, libre. Mais l'euphorie ne durait jamais. Il finissait toujours par rejoindre son cocon. Le bus écrasait les montagnes jaunes stylisées sur le bitume. Sa tête

appuyée sur la vitre grasse, il songeait à ce qui se passerait si Julie ou les enfants venaient à apprendre l'existence du bolide. Une fois seulement, Frédéric son aîné, avait failli le voir : il traversait hors d'un passage piéton alors que son père rentrait par son chemin des écoliers coutumier. Depuis ce jour il faisait plus attention. Au début il se grimait d'une fausse moustache achetée chez *inter-blagues*, puis rapidement cette idée lui parut si ridicule qu'il l'abandonna au profit d'un trajet mieux étudié. Il allait désormais errer dans les faubourgs par l'entremise d'une rocade providentielle. Tous les papiers d'assurance lui étaient transférés directement au travail, cela minimisait les risques que Julie se doute de quoi que ce soit. Acclamé par le bruit d'un train de marchandise, Michel poussa la grille du portail qui semblait muette pour une fois. Rita haussa un de ses sourcils protubérants, espérant une flatterie de son maître, puis se remit en boule voyant la démarche pressante de celui-ci. Comme tous les jours, il s'écriait « Salut la compagnie » en entrant. Et comme tous les jours, rien d'autre que le *tic tac* de la Comtoise et les dialogues lointains d'une sitcom lui parvenaient. « Frédéric est dehors évidemment! » dit-il comme pour lui-même en voyant le porte-manteau vide du

blouson de son ainé. La petite Clara tentait mollement de faire ses devoirs dans sa chambre. D'ici quelques minutes elle allait délaissé ses livres au profit de son profil *facebook*. Michel fit le tour de la pièce pour éteindre chaque source de lumière inutile et finit par venir se placer dans le dos de son épouse avachie sur le canapé. Se relevant sans quitter des yeux l'écran plat, elle ramassa son verre et demanda : "Alors c'était bien, pfff... Tu veux manger quoi ce soir?"

L'homme restait debout appuyé au dossier du canapé ; il ne répondit pas. Il connaissait trop bien Julie, il savait que si elle lui posait des questions ce n'était pas pour obtenir des réponses, mais pour occuper l'espace. Elle n'avait rien des ivrognes dépeints dans les films, elle se contentait d'une ivresse constante et nonchalante. Elle se servait en quelque sorte de l'alcool comme d'un neuroleptique... Cela aussi irritait Michel : au fond, les antidépresseurs, anxiolytiques et autres drogues légales étaient remboursées par la sécurité sociale ; son Gin, lui ne l'était pas. Ce sujet lui brûlait les lèvres depuis longtemps, mais aujourd'hui encore, ce n'était pas le moment. Tandis qu'elle s'éloignait vers la cuisine, Michel se laissa choir à son tour sur le divan encore

chaud. Ah ! Si seulement il pouvait encore sentir cette chaleur *en live*, sur son ventre ou sur ses cuisses. Il se demandait si c'était trop, d'espérer voir Julie danser à nouveau sur ses couilles moites. Un spot de pub aux couleurs criardes stoppa net ses pensées avec ses nouveaux agents actifs au beurre de lymphocyte bio... ». D'un geste précis il éteignit le combiné, laissant la pièce dans un silence aussi pesant que précaire. Julie devait lui parler de la salle d'à côté, mais il ne comprenait pas, d'ailleurs il ne faisait aucun effort pour cela. Elle était devenue si ennuyeuse avec le temps ! Elle n'était pas vraiment méchante. Au contraire, elle pouvait se montrer très prévenante de temps à autre, mais il était vraiment las de cette vie de carte postale.

Malgré tout, il était toujours indulgent avec sa moitié, car d'une certaine manière c'était la seule femme à s'être jamais intéressée à lui. Elle n'était pas encore trop laide. On pourrait même dire qu'elle était jolie parfois ; quand elle parlait à sa sœur Myriam au téléphone par exemple. Dans ces rares instants, son visage s'éclairait d'un radieux sourire qui disparaissait dès que le combiné frappait l'enclume de son socle.

Michel essayait de ne pas trop penser à toutes ces choses. Au fond, faute de mieux, il aimait bien cette vie, il se disait qu'en définitive, elle aussi... Ils avaient construit une famille, non par nécessité mais parce qu'il fallait bien. Ensuite il avait fallu rembourser les emprunts et subvenir aux besoins grandissant de leur marmaille sévère. Ainsi allait la vie...

L'odeur acre qui émanait de la cuisine rappelait à Michel que Julie, comme tous les mardis, préparait des quenelles avec une purée mousseline lyophilisée. Elle tenait cette recette d'une abominable tante espagnole et la lui resservait toutes les semaines depuis qu'elle avait décrété que c'était là son plat favori!

Tout en remettant sa veste élimée au col, il lui lança sans même prendre la peine d'articuler vraiment :

— Chérie, j'avais oublié de te dire, ce soir il y a Henri, un collègue du troisième, qui fait un pot pour son départ en retraite, faut que j'y aille...

Il maudissait son incapacité chronique à mentir correctement. A nouveau le vacarme d'un train de marchandise plein à ras-bord retentit dans le soir... Cette nuit il devait rendre visite à une vieille connaissance. Mathilde était sa seule amie

d'enfance, mais Julie en était si jalouse qu'ils ne se voyaient plus désormais. Elle lui avait fait passer un mot discret au boulot pour l'inviter à son quarante-cinquième anniversaire. Il ne pouvait décemment pas décliner cette invitation. Il décida de rejoindre sa voiture à pied. Cela ne pouvait pas lui faire de mal de marcher un peu.

2

— Je t'aime tellement ! pensa le jeune Tyson, les yeux rivés sur l'écran tactile de son *Smartphone*. Il regardait avidement les moindres gestes de son idole. La naïade se déhanchait dans un clip vidéo en noir et blanc. La chanson s'appelait *Juste nous deux*, c'était assez pour émoustiller l'esprit de l'enfant. Tyson surveillait pieusement la moindre de ses apparitions. Grâce à son téléphone, il pouvait être au courant de tous ses faits et gestes en un temps record. Ses parents lui avaient offert ce jouet *High-Tech*, souhaitant en faire une laisse numérique. À la vérité, ils n'étaient pas plus sereins qu'avant, et ce, malgré l'application de localisation satellite qu'ils avaient installés sur le mobile. Le jeune garçon, lui, profitait de cette providentielle fenêtre sur le monde pour étayer sa culture.

— Ah, si tu savais ! disait-il à voix basse, caressant l'écran de ses yeux. Chaque fois qu'un adulte s'approchait trop près de son espace vital, il enfouissait le portable sous son blouson ; de peur d'être pris en flagrant délit. C'est ce qu'il fit quand cet homme le bouscula, tandis qu'il sortait en trombe du bâtiment voisin. Tous les jours c'était pareil : il sortait du collège et traversait le boulevard Carnot pour venir s'asseoir sur un muret de la rue Fénélon. Perché là, il attendait sa mère. Elle venait le prendre dès sa sortie du travail, ce qui lui laissait une douzaine de minutes de liberté. À force il connaissait l'endroit par cœur. En face, il y avait une laverie automatique délabrée aux couleurs pastel, plus haut en direction de son établissement, le *milk bar Florida*, dans lequel les *grands* allaient traîner au lieu de faire leurs devoirs. La chaussée était vétuste et les nids de poule qu'il avait dénombrés mille fois rendaient le passage des voitures plus sonore à chaque fois. Derrière lui, de l'autre côté de son perchoir, se trouvait un immeuble affreux arborant les couleurs d'une banque. Ce blason rouge et noir, balafré d'une ligne blanche en son centre, donnait à la scène un petit air carcéral soft. Tyson connaissait aussi chaque autochtone de la rue. Il les voyait sempiternellement répéter le

même ballet : une vieille dame chauve balayait ses marches, tandis que le bâtiment de la banque se vidait fébrilement. Inlassablement, les mêmes *camarades* d'école passaient dans les véhicules de leurs géniteurs ; cette monotonie aurait achevée un paresseux vieillissant à la longue. Heureusement, pour son douzième anniversaire, les *darons* avaient fini par craquer : il avait enfin eu un portable à lui!

3

Le poste de télévision, invité d'honneur du soir, déversait son flot ininterrompu d'images sur la table du souper. Mireille Faussard allait resservir des lasagnes à son mari et à ses enfants quand elle s'arrêta, la cuillère en suspension au dessus du plat surgelé. Le contenu du JT la désolait souvent, mais là, elle était captivée par le fait divers :

...Le motif est futile, la conséquence a été dramatique. Une jeune adolescente de quinze ans s'est retrouvée en garde à vue dimanche vingt-neuf. Elle est accusée d'avoir poignardé sa grande sœur de vingt-trois ans pour une obscure raison liée à un téléphone portable. La lame du

couteau est passée à deux doigts des organes vitaux.

Les faits se déroulent dans un quartier pavillonnaire du nord de la petite ville de Mutigny-le-pont. La nuit est déjà tombée dehors quand, vers vingt et une heures, le drame va se produire dans le logement familial. Les deux sœurs se trouvent en effet dans la cuisine. La cadette épluche une pomme en discutant avec son aînée quand une dispute éclate. Selon une source policière la brouille entre les deux sœurs pourrait passer pour une banale chamaillerie. La plus jeune reproche à sa grande sœur d'avoir fouiné dans son téléphone portable, sans doute pour jeter un œil sur des correspondances privées.

Ce qui aurait dû se finir par quelques cris va brusquement déraiper. La cadette va en effet brusquement être frappée d'un coup de folie et va planter dans le dos de sa sœur le couteau avec lequel elle s'activait en cuisine.

La lame va s'enfoncer dans le corps de la victime et les médecins, qui vont rapidement intervenir sur les lieux, vont soupçonner la perforation d'un poumon. Ce sont les parents qui ont immédiatement prévenu les secours et ont

sans doute sauvé la vie de leur enfant, dont le pronostic vital n'est pas engagé.

La cadette, quant à elle, s'est donc retrouvée en garde à vue. Pour l'instant, aucun élément n'a été communiqué sur la suite qui serait donnée à l'enquête...

— Tu te rends comptes, mais dans quel monde vit-on ?

— J'peux avoir de lasagnes m'man ?

4

— Passe-moi la cuillère! dit hargneusement le hibou. Fred et Noïd ne bougeaient pas d'un pouce. Ils étaient avachis sur leurs sacs à dos, dans l'un de ces immenses tubes d'acier qui traînent habituellement sur les chantiers. Les trois zombies avaient échoués dans ce terrain vague qui attendait les avances d'un promoteur pour se disparaître au profit d'un immeuble ou d'un super marché.

— Putain, vous l'avez foutue où merde? En plus de prendre ma pompe, vous avez perdu ma cuillère!

— Écoute vieux... lui dit Fred encore léthargique du shoot qu'il venait de s'envoyer.

— J'ai presque plus de rabbla, j'vais quand même pas attendre que t'atterrisse pour me foutre un taquet!

Gêné par ses deux compères, Noïd se retourna renfrogné :

— ouais, *l'meuj* a pris un bon coup aujourd'hui, mais oublie pas qu'il y a le coup de Népo ce soir, on se fera un max de blé...

— ouais, avec toute cette maille facile on pourra se faire péter les artères, reprit Fred avec les yeux injectés de sang.

— J'ai aucune confiance en ce connard moi, j'préfèrerais violer ma sœur que de voir ce tordu s'en approcher...

— P'têtre mais là c'est pas de l'abricot de ta frangine dont il est question, c'est juste de piquer un pauv' sac à main de sport de mes deux! reprit Noïd entre deux tremblements. La tension grimpait son échine délabrée mais il devait l'arrêter rapidement, au risque de rester scotché là.

— Faites chier, de tout' façons on a pas le choix alors... bafouilla le hibou en concassant la poudre brune sur son étui à cigarettes en métal.

L'agitation s'étouffa. Le sifflement nasal rauque du rasta résonna sur les froides parois de leur planque.

— Yeah...ça a beau être un enculé de merde de putain d'antisémite de blanc, ce Népo il a du putain de bon matos! La lumière qui escortait la tierce gagnante commençait à perdre en intensité. Fred se demanda si quelqu'un viendrait le faire chier, après tout, il n'allait plus au bahut depuis déjà un mois.

Il s'imaginait déjà face à un jury de savants directement sortis des voyages de Gulliver, clamant sa quasi-innocence. Son esprit rongé par l'héroïne l'emmenait à nouveau dans un raisonnement bancal. Ses pensées se traduisaient toujours par des tirades déclamées dans le théâtre de son crâne :

— *Bien sûr Messieurs les jurés, je ne suis pas à l'école. Cette noble institution qui vit croître les espoirs et les facultés mentales de Marie Curie, Léon Bloum et de Bourvil! Oui messieurs dames, cette institution qui souffre des attaques incessantes de l'extérieur malade : Télévision, Drogue, voilà les ennemis de l'éducation et par là même, de la nation! Et moi, votre humble serviteur, j'ai été victime de ces maux ! Ah!*

*Victime, oui, blessé dans ma chair et mon âme!
Ainsi souillé par la main noire du péché,
insalubre et malséant, je décide de quitter les
vertueux bancs du lycée afin, je vous l'assure, de
ne pas exposer mes camarades à mon affection.
Oui messieurs, je suis un monstre...*

Sa semi hallucination fut stoppée net par sa tête heurtant le sol dur. Le hibou venait de tirer d'un geste brusque le sac qui lui servait d'oreiller.

— Ça va pas non? T'as le scrotum bouffé aux mîtes? s'écria-t-il essayant de raccorder les fils.

— J'ai vu passer un gus sur le chemin, s'exclama le hibou, sortant un coupe-chou de son sac.

— D'ici à ce qu'il rejoigne l'avenue qui mène au *Shopi* on a le temps de le saigner trois fois! reprit Noïd avec une lueur maligne sur le visage.

La voix fébrile, Fred l'arrêta :

— C'est bon les mecs, laissez pisser, y'a que des bouseux dans ce quartier pourri. Même à dix, ils ont juste assez pour se banquer une baguette de pain!

— Tu dérailles? On a plus de thunes, plus de poudre, la soirée s'annonce longue et toi tu veux laisser courir les proies?

Noïd et le hibou s'extirpèrent du cylindre. Ils se déplaient comme des ombres qui n'auraient pas été graissées depuis trop longtemps. Le rasoir à main et le cran d'arrêt dressé, les deux charognards amorçaient leur traque. C'est à ce moment que Noïd, avec une mimique sadique, lança à Frédéric :

— Si t'es pas avec nous, on considérera que t'es contre nous, alors viens ou dégage, mais choisis vite!

Fred, avec le peu de lucidité que lui avait laissé sa dernière dinette, se dit qu'au fond c'était les derniers êtres vivants à le regarder en face... Son choix était fait : il endossait le rôle du *bad*. Il sortit son couteau suisse. Le canif minable semblait pâlir face aux armes acérées de ses acolytes. Imbibées de la clarté morne des réverbères, les lames envoyaient au hasard des éclairs funestes... Ce costume de malfrat ne lui allait guère, il avait l'impression d'être engoncé dans un costume trop petit. Leur cible avançait sans bruit dans la rue déserte. Il n'était qu'à une centaine de mètres mais déjà les mains du néophyte tremblaient à tout rompre. Ses doigts se crispèrent de plus belle sur le manche en

plastique rouge de son cure-dents. Dans sa tête, il pouvait entendre Robert Smith lui susurrer :

*« I was on the street with a knife in my hand,
Starring at the ground, starring at moon,
I'm alive, i'm dead... »*

Il avait quitté son corps. Scrutant la scène du ciel, il vit que sa maladresse était telle qu'un gamin de huit ans aurait pu la déceler.

5

Que l'air est frais pour la saison, Monsieur Bilou! Pas étonnant que personne ne vienne me délivrer de cette sinistre prison. Y'aurait bien Kévin, mais lui non plus ses parents ne le laissent pas respirer! Faudra que je lui demande si ses vieux picolent. Et vous Monsieur Bilou, vous pensez qu'il viendrait me chercher s'il le pouvait? La jeune fille s'arrêta tout à coup de parler, adoptant une mine de furie tout en fixant le chat en peluche dans les yeux.

— Qu'est-ce que t'en sais d'abord qu'il s'en fout de moi? Pédé!

Elle sauta alors au bas du lit sur lequel elle était vautrée jusqu'alors. Une vague d'hystérie la submergea alors qu'elle piétinait frénétiquement

sa peluche en la traitant de tous les noms. Maintenant à genoux, c'est à coup de griffes qu'elle s'en prenait à la pauvre chose. Dans un bruit caractéristique de vieux tissu déchiré, un bras de la mascotte finit par céder sous les assauts répétés de la harpie. Hébétée, Clara se calma enfin, restant sur sa misérable proie un moment.

— Mon pauvre Bilou t'es vraiment une saloperie ! En plus, t'as été fabriqué en Chine!

Elle lança le simili-chat à travers la pièce, son bras le suivant de près, dispersant du capoc dans la chambre exigüe. Le manuel de géographie de cinquième était resté ouvert sur le lit et jetait des œillades désespérées à Clara qui ne mit pas longtemps à oublier ses vellétés de travail. S'étalant de tout son long sur le lit en désordre, elle fit choir le livre au sol pour qu'il ne soit plus dans son champ visuel. — Fesses de bouc, Fesses de bouc! Révélez moi tous les secrets de Kévin, pensa-t-elle à voix haute tandis qu'elle pianotait sur l'écran tactile de son Smartphone.

— *Cherybelle* veut être mon amie? S'exclama-t-elle en tendant les lèvres en avant. Cette grimace communément appelée *bouche en cul de poule*, lui était coutumière quand elle se retrouvait face à un dilemme. Ici, il faut avouer

que le choix qui s'offrait à elle était quasi-cornélien. On pourrait le résumer de la sorte : soit accepter *Cherybelle* dans son réseau et passer ainsi à quatre-cent-vingt-sept amis ou refuser et ainsi humilier publiquement Sandy sa rivale de toujours.

Cela méritait réflexion...

6

Julien rentrait enfin de son périple en ville. C'était encore rendez-vous pôle emploi. Une autre entrevue durant laquelle sa conseillère avait feint de connaître le dossier avant de lui dire avec compassion : — Nous n'avons rien pour l'instant, ne perdez pas espoir.

À chaque fois qu'il voyait cette petite femme, ça le mettait dans un drôle d'état : au début, il se disait que ses *rustines* devaient être d'énormes ellipses entourant délicatement des mamelons tout durs. Il pouvait sentir leur goût légèrement salé sans le moindre effort. Ensuite, il regardait ses mains. Des ongles rongés de la sorte indiquaient un *capital stress* totalement dément. Il l'imaginait sans peine boulottant la matrice de ses pauvres ongles devant les deux derniers paquets de poissons panés trônant dans son congélateur.

Cette image *cassait tout* dans son boxer synthétique. Et puis de toute façon elle était trop vieille ! Dès lors, plus question de penser quoi que ce soit d'excitant à propos d'elle. A partir de là, il faisait ses yeux de chien battu jusqu'au moment fatidique où il parlerait de son combat contre la drogue. Il n'oublierait pas de faire valoir son mérite : il n'oubliait jamais de prendre son *subutex*. Si elle avait su cette petite conne qu'il n'avait jamais été assez con pour prendre quelque drogue que ce soit ! Il en vendait pour vivre peinarde, c'était tout ! Dans son appart sans cachet (sauf en sac), on pouvait trouver de tout : c'était le paradis du tox.

Kéta pour les *barjos*, buvard pour les *chépers*, poudres blanches ou brunes pour les mous et les *speedés* ; de la *weed* pour les bucoliques et des *cachtons* pour les paumés ; c'était une vraie pharmacie de secours pour les anges aux dents cariées !

Il se disait qu'il était temps de penser à autre chose qu'à cette pute qu'était même pas foutue de lui coller une mi-dure. Le trajet en bus l'avait affamé. Il faut dire que les expéditions hors de son bunker se faisaient rares. Ses excursions étaient limitées à deux trajets scrupuleusement

étudiés : soit il allait faire ses courses au *super U* situé de l'autre côté de la rocade, soit il se rendait sur le port à des heures plus que tardives pour acheter de la dope. En tout cas, il avait faim. Le frigo était presque vide. Tant pis, une bonne épaisseur de moutarde sur une biscotte ferait l'affaire! Mastiquant sa collation bruyamment, Julien scrutait les murs de l'appartement. Ils étaient si blancs ! Ce n'était ni la première ni la dernière fois qu'il se le disait sans rien y changer pour autant. Les volets de la porte fenêtre étaient fermés, à leur habitude. La semi-obscurité de l'endroit guidait immanquablement l'œil jusqu'à l'unique mobilier du salon. Auréolée de la sainte lueur projetée par un écran plat de grande dimension, une table en formica blanc supportait le poids de toute une vie stockée sur support numérique. Une tour de PC dernier cri, une jungle de fils, des enceintes aux formes improbables et de périphériques de stockage à n'en plus savoir quoi foutre. Ses relations humaines se bornant à son commerce peu scrupuleux, c'était ici, devant ce clavier sans fil, qu'il se sentait vivant. C'était là, devant ce foisonnement de câbles qu'il entrait en contact avec d'autres gens. Ici, pas de miroir, il n'aimait pas son physique. On se contenterait de ses pseudos et de photos volées. Il était d'ailleurs

grand temps de changer sa l'image de profil facebook. La dernière avait au moins une semaine, c'était tout à fait intolérable ! La photo d'un hidalgo en maillot de bain définirait pour un temps l'image que le monde aurait de lui. Son portable ne sonnant pas ce soir là, il passerait la nuit à raconter une vie qu'il aurait voulu vivre à qui voudrait bien l'entendre.

7

Flash spécial d'informations

La pollution de l'air est aujourd'hui très forte sur la moitié nord de la France, elle connaît un pic jamais atteint auparavant. Le trafic des transports en communs a d'ores et déjà été ralenti sur ordre du ministère de la santé. Ce même ministère demande à chacun de faire appel à sa responsabilité citoyenne. Il est pour cela préconisé de ne pas utiliser de véhicule à moteur thermique. Chacun est appelé à rester chez lui tant que possible ; mettez des masques si vous êtes obligés de sortir.

Plus d'informations dans le prochain communiqué...

Julie préparait à nouveau de la purée aux quenelles. Elle n'en pouvait plus de cette recette. Sa seule odeur suffisait à retourner son estomac fragile. Mais en bonne épouse elle répétait ces gestes une fois par semaine pour faire plaisir à son mari. Michel n'était pas méchant, il était simplement si plat, si morne ! Julie l'aimait encore un peu pourtant. Elle l'aimait à sa façon : comme on adore un objet à cause des souvenirs qu'il nous rappelle. Il n'était déjà pas bien gaillard à vingt ans, alors maintenant, c'était rarement l'aventure ! Sa pingrerie avait fini par avoir raison de toutes les velléités *superflues* de sa femme. Il avait refusé, une à une les propositions de son épouse pour améliorer leur quotidien : le gazon ne tenait pas dans cette région, le papier peint était vieux mais de bonne qualité ; un voyage était inutile puisque la télévision leur montrait de lointains paysages... Elle aimait bien son rire mais il s'était tu ; aujourd'hui quand Michel riait c'était devant son poste de télévision. Chaque discussion étant devenue un prétexte à dispute, ils ne se parlaient presque plus. Un mois plus tôt, à la fin du repas, les deux anciens amoureux étaient restés à table ; face à face.

Michel avait fait une blague. Julie avait ri, elle en avait tellement perdu l'habitude qu'elle avait rougie, gênée ! Cette étrange sensation l'avait ragaillardie : le lendemain, elle essayait de retrouver un rapport complice avec son amant décati. Cette ultime tentative avait échouée, puis il était parti au travail en se maudissant encore de ne pas savoir trouver de mots plus doux pour sa compagne.

9

...] Alexandrie, Alexandra ;

*Alexandrie o' l'amour danse au fond des bras
Ce soir j'ai de la fièvre et toi, tu meurs de froid*

*Les sirènes du port d'Alexandrie
Chantent encore la même mélodie
La lumière du phare d'Alexandrie
Fait naufrager les papillons de ma jeunesse*

Voile sur les [...

Ni la radio en plastique carmin, ni l'odeur du café bouilli ne changerait cela : l'immense ciel blanc qui donnait à chaque endroit une

atmosphère impersonnelle, aurait pu pousser le plus coriace des agents du FISC au suicide !

10

Fred eut du mal à sortir de sa torpeur. Il resta tétanisé un moment comme si la scène qui se déroulait sous ses yeux n'était que fictive. Le Hibou avait glissé dans le terrain vague comme du mazout sur une flaque. Le vieux rasta surgît alors pour barrer la route du promeneur malchanceux. Dans le dos de celui-ci apparut alors Noïd qui telle une hyène assoiffée, brandissait son couteau au bout de son bras noueux. Fred, encore sous le choc laissait échapper entre ses dents :

— dégage !

L'homme avait mis du temps à comprendre qu'un piège sournois était en train de se refermer sur lui. Au début il avait accéléré le pas, puis comprenant trop tard la vraie nature de sa situation, il s'était arrêté, essayant de faire face au mieux à ses agresseurs. Sa tête, devenue girouette, passait rapidement de l'un à l'autre de ses assaillants.

— Qu'est-ce que vous me voulez putain? Barrez-vous ou j'appelle la police!

Michel Boniface l'ignorait mais c'était les seuls mots qu'il ne fallait pas prononcer à ce moment-là.

Les yeux des deux *tox* envoyaient des lueurs malignes vers leur jouet, car il s'agissait maintenant de s'amuser un peu avec sa proie avant de la détrousser ! Prenant pleinement conscience des lames acérées qui convergeaient dans sa direction, Michel sortit son porte feuille et jeta ce qu'il contenait sur l'asphalte encore bouillante. Il ne pouvait s'empêcher de parler sans y croire :

— voilà, c'est tout ce que j'ai, je vous le donne, laissez moi partir !

Fred s'approchait au ralenti. Ses mains étaient engourdis et dans sa tête se succédaient des scènes d'hypothétiques retrouvailles joyeuses avec son géniteur. Un moulinet était parti ; Noïd venait d'éventrer la veste de sa victime. Un cri déchira la nuit tandis que le Hibou sauta sur l'infortuné. Fred continuait sa lente avancée vers ce but qu'il aurait voulu fuir plus que tout.

Le *teuffeur* hérissé de *spikes* riait comme un bossu tout en dessinant des signes ésotériques dans l'air avec son surin. Maintenant assis sur le poitrail de monsieur Boniface, le Hibou